



Intervention



de M. Eric FIAT

« La dignité en questions »

M. Eric FIAT, Philosophe. – On raconte qu'un jour Zeus, le Dieu des dieux, fit venir à lui deux Titans, fils, l'un comme l'autre, de Japet, deux frères donc qui s'appelaient, l'un, Prométhée et, l'autre, Epiméthée, avec pour dessein de leur confier une tâche fort importante : il s'agissait de distribuer aux différents animaux les différentes qualités naturelles.

Et Zeus, le Dieu des dieux, de donner aux deux Titans une sorte de besace dans laquelle se trouvent toutes les qualités naturelles possibles et imaginables : la force, la rapidité, une carapace, etc. Il dit aux deux frères que leur partage devait être inspiré par la règle de justice, *dikê* en grec. « De grâce, ne donnez pas tout à l'un et rien à l'autre, tout à l'autre et rien à l'un. Faites en sorte d'assurer ce que les modernes appelleraient une sorte d'égalité des chances. » Et Zeus de donner aux deux frères la besace.

Les deux frères s'en vont. Zeus aurait bien voulu que ce fut Prométhée qui fit le partage, mais chemin faisant, son frère, Epiméthée qui en a assez que le « grand patron », si j'ose ce crime de lèse-divinité, confie à Prométhée les tâches intéressantes et non à lui, dit à son frère : « Ecoute, laisse-moi faire le partage... J'ai compris – ce que Georges Marchais aurait qualifié d'« injonctions patronales » ! (*Sourires*) – la *dikê* doit m'inspirer : ne pas donner tout à l'un et rien à l'autre et tout à l'autre et rien à l'un. Laisse-moi faire le partage et, si tu veux, tu viendras en juger après, le corriger peut-être ! » Prométhée se fait un peu tirer l'oreille et laisse Epiméthée, son frère, faire le partage.

Dans ce célèbre mythe, celui de Prométhée et d'Epiméthée que Platon nous raconte et connu sous le nom de *Mythe de Protagoras*, assez peu de choses nous sont dites sur ce que fut la lettre du partage. Mais on peut imaginer que donnant la force au lion, il n'a pas besoin de lui donner une rapidité véritable, et que donnant la rapidité à la frégate, il n'a pas besoin de lui donner de carapace. La tortue qui a la carapace n'a pas besoin de cette capacité de changer couleur, qui va échoir au caméléon, lequel pouvant changer de couleur n'a pas besoin du venin qui sera donné à l'aspic et l'aspic ayant le venin n'a besoin ni de capacité de changer de couleur, ni de carapace, ni de force, ni de rapidité.

La dikê, justice ou équité en grec, l'a inspiré !

C'est alors que rapplique son frère, Prométhée, qui lui demande si le partage s'est bien passé. « Je le crois, j'ai fait ce que disait Zeus, le Dieu des dieux. », lui répond-il. C'est alors que l'on vit arriver devant les deux frères celui que Platon, dans un autre dialogue, nous décrira comme un « bipède sans plume », c'est-à-dire un homme. Car, certes, nous ne sommes pas les seuls bipèdes de la création, mais les autres ont des plumes et, nous, généralement pas, sauf dans les circonstances que, heureusement, ma mère m'a défendu de nommer ici ! (*Rires.*)

Et Prométhée de demander à Epiméthée : « Et à lui, que vas-tu donner ? » Epiméthée ouvre sa besace : elle est vide ! Etourderie d'Epiméthée qui n'est rien d'autre, si l'on veut, qu'une étourderie de la nature, laquelle fait venir l'homme au monde avec des besoins qu'il n'a même pas les moyens de satisfaire !

Sub specie naturæ, du point de vue du regard de la nature, l'homme apparaît comme le plus fragile, le plus précaire, le plus vulnérable, le plus dépendant de tous les vivants. Notre pauvreté en instinct est une donnée anthropologique de base.

Certes, quand la nature donne à une bête un besoin, elle lui donne généralement en même temps le moyen permettant de le satisfaire. Mais à l'homme la nature a donné des besoins sans les moyens permettant de les satisfaire. Nous avons besoin pour ne pas mourir de froid *quand la bise fut venue* de maintenir une certaine température corporelle. Nous avons cela en partage avec bien des vivants. Mais regardez cet animal guidé par son instinct dans les profondeurs de la terre, au moment où la bise vient ! Il va hiberner, ses battements cardiaques se ralentissent ; il économise son énergie ; la température du sang descend considérablement. Il y a même des animaux qui gèlent parfois, puis dégèlent ! Puis, quand le printemps vient caresser la surface de la terre, les battements du cœur se réaniment et le sang remonte.

Regardez nos chiens et nos chats se préparer de beaux pelages pour échapper au froid. Mais nous, nous ne devenons pas plus poilus en hiver qu'en été ! (*Sourires.*) Cela veut dire que la précarité, la vulnérabilité, la fragilité et surtout la dépendance ne sont pas des accidents qui arriveraient de l'extérieur à l'homme ou des dysfonctionnements : ce sont des données anthropologiques de base.

Voilà pourquoi je voudrais mener un combat contre l'emploi de la notion de dépendance que l'ont fait aujourd'hui.

La dépendance vous est présentée comme un risque. Certes, si la dépendance est un risque, cela veut dire que nous sommes indépendants. Mais, mon Dieu, nous sommes infiniment dépendants ! Mon bonheur, en particulier, dépend infiniment de l'amitié de quelques-uns et de l'amour, plus ou moins, de quelques-unes. Par conséquent, présenter la dépendance comme un risque, la vulnérabilité comme une chute et la précarité comme un écueil dans lequel il faudrait éviter de tomber me paraît scandale et une erreur anthropologique fondamentale.

Mais évidemment nous ne sommes pas tous également dépendants, pas tous également précaires, pas tous également vulnérables. Celui qui ne peut pas manger par ses propres moyens, qui n'a plus maîtrise de ses sphincters et peut-être de sa mémoire est sans doute plus dépendant que je ne le suis, plus vulnérable que je ne le suis, plus précaire que je ne le suis. Mais de grâce, ne présentons pas dépendance, précarité et vulnérabilité comme des dysfonctionnements ! Elles font partie de la condition humaine comme telles.

Voilà pourquoi, quel que soit son état, quelle que soit la pauvreté des moyens que nature et cité lui ont donnés, l'homme que vous rencontrerez tout à l'heure est aussi digne que vous, quelle que soit la richesse des moyens que nature et cité vous ont donnés.

La problématique fondamentale de la dignité me paraît être la suivante : la dignité est-elle intrinsèque à la personne humaine ? Suffit-il d'être homme pour être digne ? Ou bien dépend-elle de la possession d'un certain nombre de qualités ? Telle me paraît être la problématique centrale de la dignité, en tout cas celle dont j'ai envie de parler aujourd'hui. Je crois, en effet, qu'un petit travail mi-historique, mi-philosophique sur la notion de dignité nous montrera qu'à cette question – la dignité est-elle intrinsèque ou dépend-elle de la possession de qualités ? – les réponses sont très diverses.

Etrange concept que celui de dignité puisque c'est au nom de la même valeur, dignité, que certains, peut-être parmi nous d'ailleurs, militent pour la légalisation de l'euthanasie dans certaines circonstances ! Faire partie de l'Association pour le droit à mourir dans la dignité, c'est avoir une certaine conception de la dignité. Mais c'est aussi au nom de la même valeur, dignité, que certains – même peut-être parmi nous – militent pour la non-légalisation de l'euthanasie.

C'est donc qu'il y a au moins deux conceptions de la dignité. Mais, voilà, si tel était le cas, l'exposé serait bref ! Malheureusement, de ce petit travail mi-historique, mi-philosophique réalisé sur le concept de dignité, j'ai tiré l'idée non pas seulement de deux, mais de cinq grandes conceptions de la dignité. Je les expose très rapidement et, puis, à vous de choisir ! La philosophie ne consiste pas, surtout lorsque l'on travaille, comme c'est mon cas, dans le domaine de l'éthique médicale avec tous les guillemets que vous voulez, à donner à la petite cuillère de la gelée royale, en disant : « Voilà ce qu'il faut penser sur la dignité ! » Non, cela consiste à jeter du pollen. Et puis, peut-être que certains parmi vous, s'ils le veulent bien, transformeront ce pollen en miel, voire en gelée royale car il y a sans doute des « reines » de l'accompagnement et de l'éthique dans l'assistance ! (*Exclamations et applaudissements.*)

Il est cinq grandes conceptions de la dignité : bourgeoise, religieuse, kantienne – je suis désolé, mais je ne peux pas éviter un petit mot sur Emmanuel Kant... – hégélienne – je suis désolé, mais je ne peux pas éviter un petit mot sur Hegel... – et, enfin, moderne.

D'abord, la conception bourgeoise.

On ne le dit pas assez ou on l'a fort oublié, la valeur « dignité » est d'abord d'origine bourgeoise. Les nobles de l'Ancien régime se souciaient assez peu de dignité. La valeur suprême pour un noble de l'Ancien régime, c'était l'honneur. La dignité... mon Dieu !

Je rappelle que dignité vient du latin *dignus* qui veut dire « qui vaut », « qui a de la valeur ». Dans l'Ancien régime, on pensait que la valeur des hommes dépendait beaucoup plus de leur état que de leur conduite. Par conséquent, si vous étiez membre du Tiers-État, votre valeur était moindre que si vous étiez membre de la noblesse.

Les bourgeois ont désiré d'être gentilshommes, comme Molière l'a très bien montré. Pendant une bonne partie du XVII^{ème} siècle et du début du XVIII^{ème} siècle, qu'est-ce qu'espère un bourgeois qui commence à avoir renommée, nom et renom, sinon être ennobli ? Charge ensuite à essayer de faire oublier le caractère récent de l'ennoblissement pour apparaître comme un noble de « haute extraction » ! Comment ne pas se référer à cet égard au *Canard Enchaîné* qui faisait observer récemment que, vraiment, le pauvre Jacques s'était fait avoir car, épousant Bernadette Chaudron de Courcelles, il espérait, lui, petit homme de petit instituteur, Corrézien comme moi – toutes choses égales par ailleurs ! – entrer dans une grande famille. Or c'est un ennoblissement très récent que celui des Chaudron de Courcelles ! (*Sourires.*)

D'après les historiens, à la fin du XVIIIème siècle, les bourgeois en ont assez d'attendre le bon vouloir des nobles. Ils veulent que leur valeur soit reconnue en tant que telle. Ils ne veulent plus de cette espèce de soupape de sécurité qui consiste à « mater » l'appétit de reconnaissance des bourgeois en les faisant nobles. C'est l'image du bourgeois gentilhomme, M. Jourdain ! Non, ils veulent être reconnus en tant que tels.

Incontestablement, la Révolution française dont les influences sont très nombreuses a aussi cette influence bourgeoise. Ce qui éclate en 1789, c'est une idée magnifique : la valeur ou la dignité des hommes dépend moins de leur état que de leur conduite. Quel magnifique progrès ! Cela défatalise la vie. Cela veut dire que même si le sang qui coule dans vos veines n'est pas bleu, vous pouvez avoir une valeur et donc une dignité car dignus veut dire « qui vaut », « qui a de la valeur », une valeur peut-être supérieure à celle de ce marquis. Quel grand progrès, mais progrès limité !

Il est mieux de dire que la dignité d'un homme dépend de sa conduite que de dire qu'elle dépend de son état. Mais dire que la dignité d'un homme dépend de sa conduite, cela vous oblige à avoir une conception que je qualifierai de discriminante et hiérarchisante de la dignité. Telle est la conception bourgeoise de la dignité !

Discriminante, pourquoi ? Parce qu'il y a des gens dignes et des gens indignes !

Hiérarchisante, pourquoi ? Parce que parmi ceux qui sont dignes, certains le sont un peu, d'autres beaucoup, d'autres passionnément, d'autres à la folie, d'autres pas du tout !

Ce que nous lègue la bourgeoisie, c'est cette conception discriminante et hiérarchisante de la dignité. Pourquoi ? Si c'est la conduite qui fait la dignité, alors seuls sont dignes ceux qui se conduisent dignement et ceux qui se conduisent de manière indigne sont indignes.

Que faut-il avoir comme conduite pour être digne aux yeux des bourgeois ?

Pour le savoir, ouvrons les dictionnaires du début du XIXème siècle ou, mieux, lisons un peu de Maupassant.

Dans ces dictionnaires, on trouve évidemment à l'article « dignité » des synonymes et des antonymes.

Comme synonymes, vous trouvez : « grandeur », « componction », « maîtrise », « retenue », « tenue », « contenance ». La dignité, c'est l'art de prendre une contenance. Vous trouvez aussi comme synonyme : « pudeur ». Car « pudeur » et « dignité » sont liées : on se drapé dans sa dignité.

Comme antonymes, vous trouvez, bien sûr, « indignité » – mais cela ne fait pas avancer le « schmilblick » ! – et plus intéressant : « bassesse », « veulerie », « laisser-aller ».

La conduite digne est celle de la maîtrise, de la tenue, de la contenance. La conduite indigne est celle du laisser-aller. En effet, la bourgeoise du XIXème siècle ne sort jamais dans la rue que les lèvres, les poings et les fesses serrés autour de son sentiment de dignité ! Elle maîtrise, elle retient, elle se tient, alors que la prostituée, jugée indigne, est celle qui laisse aller, qui manifeste, qui ne retient rien.

Nous nous croyons très au-dessus de cette conception bourgeoise de la dignité puisque, aujourd'hui, quand on est bourgeois, il faut être bohème et quand on est une grand-mère bourgeoise « à la page », on doit être une grand-mère indigne. On sait, depuis *La Boum*, depuis Vic et Denise Grey, que la bonne grand-mère bourgeoise est indigne. Cependant, combien de nos contemporains encore aujourd'hui considèrent que l'incontinence est une perte de dignité. Interrogez volontiers les gens dans la rue : « Moi, avec des couches ? Non il faut que cela s'arrête avant... je veux mourir dans la dignité ! » La perte des maîtrises serait une perte de dignité.

Maupassant parle encore mieux que les dictionnaires. Comme me dit Michel Serres, « la littérature est supérieure à la philosophie ». Elle dit souvent avec plus de finesse, plus de raffinement, plus de nuances, plus de légèreté et plus de fluidité ce que les philosophes disent péniblement à coups de concepts ! Michel Serres ajoute toujours que, oui, la littérature est supérieure à la philosophie, mais la philosophie est tout de même supérieure à la littérature car la philosophie sait que la littérature lui est supérieure, alors que la littérature ne sait pas grand-chose de la philosophie ! Si je n'ai pas été clair, vous me le diriez, n'est-ce pas ? (*Sourires et applaudissements.*)

Dans la *Maison Tellier*, on assiste à la rencontre fulgurante de la femme digne et de la femme indigne. Vous le savez, la *Maison Tellier*, c'est une maison. On allait là le soir entre amis. Il y avait deux entrées : l'une pour les matelots où se trouvaient des filles de « basse extraction » ; l'autre pour les bourgeois qui formaient une sorte d'aristocratie parmi ces dames. Or il se trouve qu'un jour, la maison est close. Elle l'était déjà, mais elle l'est vraiment ! (*Sourires.*) Et les bourgeois s'agitent et l'un gratte une allumette et voit qu'il est écrit sur la porte du bordel : « Fermé pour cause de première communion ». Eh oui ! Madame avait un frère établi menuisier dans l'arrière-pays normand. A l'occasion de la communion de la fille de ce frère, on décida d'un rapprochement familial, mais madame ne voulut pas laisser ses « filles » aux proies des seuls grossiers appétits des hommes. Elle emmena donc toute sa « garnison » à la communion.

Les prostituées qui sont des femmes indignes se retrouvent dans un compartiment. Alors, elles se conduisent comme des femmes indignes aux yeux des bourgeois, c'est-à-dire qu'elles laissent aller, sans tenue, ni retenue. Il fait très chaud. Du coup, l'une se décollette. Elles rient fort et parlent fort.

L'une est surnommée par ses amis « Flora balançoire » parce qu'elle ne peut marcher sans se déhancher outrageusement, alors que la bourgeoise, elle, a une démarche qui doit faire oublier cette oscillation horizontale, laquelle rappelle une oscillation verticale que l'on n'ose imaginer quand on est bourgeois, oscillation sans laquelle nous ne serions pas là, à moins que la technique nous fasse des enfants sans l'amour ! (*Rires.*)

L'autre est surnommée « Rosa la Rosse » qui exhibe sans vergogne de gros seins mous.

La troisième ne cache même pas aux passants l'absence de quelques dents, alors que la bourgeoise se retient et se contient.

Ces dames, en effet, sont indignes jusqu'à ce que monte dans le compartiment un couple de bourgeois et Maupassant d'écrire : « Dès que ces dames ne furent plus seules, elles voulurent donner une bonne image d'elles-mêmes. Pour faire valoir leur dignité de femmes du monde, elles prirent une contenance. »

Dans le film réalisé par Max Ophüls à partir de cette admirable nouvelle de Maupassant, *La Maison Tellier*, on voit ces dames s'inventer une vie qu'elles n'ont pas. Alors, elles se recollettent précisément, elles se cachent et se retiennent. Et l'une de dire à l'autre : « Votre mari va bien, ma chère ? » L'une un peu stupide d'ajouter : « Quel mari ? », ce à quoi l'autre rétorque : « Chut, tais-toi ! » Celle interrogée de répondre : « Le marquis va très bien. Il me dit des choses extraordinaires... Nous buvons du champagne à tous les repas. Il a pour moi des délicatesses... » Et avec beaucoup de nostalgie, elle évoque la vie qu'elle n'a pas.

Que faut-il retenir ou contenir pour être digne aux yeux du bourgeois ? Tout ce qui est considéré comme bas dans l'être humain, dans le registre physique tout ce qui rappelle l'animalité ! Les éructations, les flatulences sont donc dissimulées sous une toux vertueuse, alors que l'indigne est celui qui les fait sortir.

Point très intéressant : la chevelure. La bourgeoise doit avoir les cheveux longs. Dans les sociétés traditionnelles, il doit y avoir une nette coupure entre les hommes et les femmes. Mais attention, ces cheveux longs doivent être retenus, contenus par tout un système d'épingles et de chignon. Si la bourgeoise, au moment de l'échauffement amoureux, au moment du « Oh ! Mon grand chéri... », s'agite un peu et si les épingles tombent et les cheveux aussi, hors de question pour elle de sortir ainsi dans la rue. Sinon, on dira que c'est une femme « en cheveux », c'est-à-dire une femme indigne, une femme qui exhibe sa sensualité. Baudelaire et Théophile Gautier l'ont illustré.

Un quatrain de Théophile Gautier est censuré au XIX^{ème} siècle :

*« Et délivrés des morsures du peigne
Ses longs cheveux ondulent sur sa croupe charmante. »*

Ce n'est pas la référence à la « croupe » qui a créé la censure parce que le mot n'était pas péjoratif comme il l'est devenu aujourd'hui. C'est précisément cette idée d'une indignité, d'une non-teneur de la chevelure, alors que les sorcières et les prostituées laissent leurs cheveux lâches et, chez les sorcières, les vipères, les aspics et les lézards s'y mêlent.

Telle est la conception de la dignité que nous lègue la bourgeoisie : une conception discriminante – certains étant dignes parce qu'ils se conduisent dignement et d'autres indignes – et une conception hiérarchisante car parmi ceux qui sont dignes, certains le sont un peu, d'autres beaucoup, d'autres passionnément, d'autres à la folie, d'autres pas du tout !

Quant à ce noble anglais qui sort de son fiacre, « un balai dans le fondement » (rires) et qui, insulté par quelque poivrot qui lui déverse des insultes et son trop-plein de vin sur le costume « Prince de Galles », va rester d'une parfaite courtoisie... « I beg your pardon, sir ». Là le « dignitomètre » va monter tout en haut : c'est réellement un homme très digne ! Si le thermomètre mesure la température, le « dignitomètre » mesure la dignité. Le bourgeois ne sort jamais dans le monde qu'avec cet appareil à mesurer la dignité des gens. Evidemment, le polyhandicapé, le dément, celui qui ne maîtrise pas ses gestes, ses sphincters, son corps n'aura pas, lui, très gros sur le « dignitomètre ».

Voilà pourquoi à cette première conception à la dignité bourgeoise, il faut très vite opposer une deuxième conception de la dignité : une conception religieuse, plus précisément monothéiste, disons abrahamique. Ce sont les fils d'Abraham qui devraient dire cela. Je dis « devraient » car ils ne l'ont pas toujours dit.

Mais si un fils d'Abraham est vraiment un fils d'Abraham, si un juif se conduit et pense comme un juif, un musulman comme un musulman et un chrétien comme un musulman, qu'a-t-il à nous dire au sujet de la dignité ?

C'est l'idée que la dignité est intrinsèque à la personne humaine. Le raisonnement est tout simple : si Dieu existe et si tous les hommes sont faits à son image et ressemblance, alors tous les hommes sont dignes d'une dignité absolue, inconditionnelle, inconditionnée. Eh oui ! Les monothéistes, quand bien même on se sentirait fort laïc, voire laïciste, voire laïcard, nous ont légué cela. Un peu de gratitude donc vis-à-vis de ce qu'ils nous ont légué de positif, sans oublier ce qu'ils nous ont légué de dangereux et leurs multiples infidélités à leur thème, n'est-ce pas ?

Par conséquent, s'il n'y a qu'un seul Dieu qui nous a fait tous à son image et ressemblance, alors nous avons tous une valeur absolue. Telle est l'idée ! Même le péché ne peut faire cesser le fait d'avoir été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Chez les bourgeois, la dignité est relative à la conduite : vous vous conduisez bien, vous êtes digne ; vous vous conduisez mal, vous êtes indigne. Quand on est vraiment un fils d'Abraham, on doit affirmer que la dignité est intrinsèque à la personne humaine.

Polythéisme ? Cela veut dire la possibilité de plusieurs humanités. Nous ? Hommes vraiment ! Et eux ? Des barbares ! Or s'il n'y a qu'un seul Dieu qui est père de tous les hommes, nous sommes tous frères, ce que le « philosophe » Enrico Macias (sourires) résumait voilà peu, accent à l'appui, par une formule à la profondeur toute kantienne : « Si tous les hommes étaient frères, il y aurait plus fraternité dans le monde. » Là, il faut s'incliner ! (*Rires et applaudissements.*)

Les manquements à cette idée de fraternité sont réels, mais ils ne peuvent pas nous faire oublier ce don des trois religions monothéistes : l'idée selon laquelle tous les hommes sont dignes du fait qu'ils ont tous été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Le Christianisme ? Je n'en parle pas par préférence personnelle, mais il apporte quelque chose d'un peu différent sur la dignité que le Judaïsme et l'Islam.

Le Christianisme, c'est la religion de l'incarnation. Le Verbe s'est fait chair ! *Et incarnatus est*, chantait admirablement Barbara Hendricks dans le disque de la messe en ut mineur de Mozart, dirigée par Karajan, du temps que Karajan dirigeait et du temps que Barbara Hendricks chantait bien ! (*Exclamations et rires.*) Il s'est fait Verbe, le Verbe s'est fait chair, le Dieu s'est fait homme.

Ce n'était pas la première fois qu'un Dieu s'incarnait, me direz-vous. Il arrivait à Zeus du haut de l'Olympe d'apercevoir quelques bergères bonnes à « trousser ». Et Zeus de se faire homme... Oui, mais, attention ! Pourquoi l'incarnation païenne n'a-t-elle rien à voir avec l'incarnation chrétienne ? Quand un Dieu païen – un dieu grec, par exemple – s'incarnait, il le faisait par amour pour lui-même, pour prendre du bon temps et dans les traits de la puissance humaine. Quand il se faisait homme, il se faisait riche, roi, seigneur. En l'occurrence, la puissance dont il fut question est sans doute la puissance sexuelle. Je n'imagine pas que, quand Zeus se faisait homme, il pût connaître quelques difficultés, quelques mollesses qui obligeraient sa divine bergère de maîtresse de lui dire : « Ecoute, ce n'est pas grave ; cela arrive à tout le monde et ce n'est pas cela qui est important pour moi... » ! (*Rires.*) Non, je suis sûr qu'il a dû manifester une puissance, une virilité extraordinaire.

En revanche, l'incarnation chrétienne est une incarnation par amour pour les hommes, disent les Chrétiens, et ce dans les traits de l'impuissance humaine, de la fragilité humaine. Il se fait homme et il se fait le plus fragile des hommes. Un nouveau-né, fils de SDF ? Il n'y a pas plus fragile. Bien sûr, les peintres de la Renaissance, la Légende dorée, vont nous dire tout de suite que cet enfant s'est montré très différent des autres. Et de vous peindre la paille comme un peu de l'or et déjà cet enfant est auréolé d'un halot de lumière. Non ! Comme l'a très bien montré une théologienne protestante, France Quéré, dans un petit livre qu'elle a écrit sur Marie, si l'incarnation est quelque chose de sérieux pour un Chrétien, cet enfant-là est un enfant absolument comme les autres et, qui plus est, un enfant pauvre.

Voilà ce que nous lègue le christianisme au sujet de la dignité ! Personne ne peut perdre sa dignité puisque créé par le Dieu tout-puissant, omniscient, omnipotent, créateur de toutes choses, juge suprême, ubiquiste, tout ce que vous voulez, cet enfant fragile, fils de SDF, c'est le même. En grec, c'est la kénos : Dieu se vide de sa puissance pour se faire impuissance ; il était infini, il se fait fini, etc. Trente-trois ans après, ce Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, omniscient, juge suprême, cet homme cloué sur la croix qui meurt de la mort des Réprouvés à la place de Barabas – cf. Anthony Quinn, catalogue ! (*Sourires*) –, cet homme, dis-je, couvert de sueur, de sang et de crachas, c'est le même. Cela a été légué et, bien sûr, cela peut expliquer que pendant longtemps, les plus dépendants des dépendants, les plus précaires des précaires, les plus vulnérables des vulnérables étaient entourés par des prêtres, des sœurs et tout ce que vous voulez.

Le problème, c'est que l'affirmation monothéiste et, plus précisément, chrétienne de la dignité humaine est fragile et source d'effets pervers.

Pourquoi fragile ? Tel est le raisonnement ! Si Dieu existe et si tous les hommes sont faits à son image et ressemblance, alors tous les hommes sont dignes. Mais si Dieu n'existe pas ? Nous allons dire comme l'un des frères Karamazoff chez Dostoïevski, « tout est permis ».

J'aurais bien aimé que le bras des bourreaux nazis fut arrêté à un certain moment, qu'ils se rendissent compte à un certain moment que ce n'était pas un sous-homme, mais qu'il était frère en ceci qu'il avait été fait à l'image et à la ressemblance du même Dieu qui m'a fait à mon image et ressemblance.

Imaginons qu'il existe, soit. Mais c'est si Dieu existe et si tous les hommes sont faits à son image et ressemblance. Or tous les hommes sont-ils faits à l'image et à la ressemblance de Dieu ?

Une légende noire du christianisme voudrait que, pendant longtemps, l'Eglise déniât la présence d'une âme complète à la femme. Non, un concile assez précoce dans l'histoire de la chrétienté a dit que l'âme des hommes et l'âme des femmes, c'était pareil. Mais alors, voilà d'autres problèmes : la controverse de Valladolid et le statut des fous du village.

Controverse de Valladolid ? Ces explorateurs arrivent après Colomb et s'interrogent en substance : « Mais est-ce que ces hommes sont vraiment des hommes ? Sont-ils faits à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Ce n'est pas possible, ils sont nus et noirs... » « *Je ne peux pas imaginer qu'une âme toute blanche se trouve dans ce corps tout noir* », disait Montesquieu pour se moquer du racisme. Mais il a été pris au sérieux par deux parlementaires anglais : « Voilà un très bon argument, en effet... » !

Ils sont nus, Adam et Eve, fruits de l'arbre de la connaissance. C'est la feuille de vigne pour les Français et la feuille de figuier pour les Allemands... Je me suis toujours demandé pourquoi l'une et l'autre. Est-ce une question de mensuration qui nous mettrait très en dessous des Allemands ? Je ne saurais l'admettre ! *(Rires.)*

Or apparemment, ils ne sont pas nus du tout : ils ont une tâche de peinture au milieu du front, des breloques aux poignets et aux chevilles, un étui pénien, le pubis rasé, le crâne rasé et peint. Ils ne sont donc plus nus.

Heureusement, le christianisme est ainsi devenu une arme de lutte contre le racisme. Mais alors, quid de ces enfants qui viennent très différents ? Là aussi, méfions-nous des légendes noires qui ont dépendu des époques. Un moment, on s'est dit que la pauvreté de cet enfant qui naît était bon signe : à la limite, il est plus proche de Dieu que de nous puisque Dieu, incarné dans le Christ, est le plus pauvre des plus pauvres. Dès lors, le plus pauvre des plus pauvres est plus proche de Dieu que nous et il faut le révéler. Mais à d'autres moments, on a dit que ces enfants étaient fils du Diable ou fils des Fées.

Bref, l'affirmation monothéiste de la dignité de tout homme reste fragile. Il faut que les deux premières prémisses soient réalisées : d'une part, que Dieu existe ; d'autre part, que tous les hommes soient faits à son image et ressemblance. Si ces deux premières prémisses ne sont pas réalisées, que devient la dignité humaine ? Plus rien du tout !

L'affirmation monothéiste et, plus précisément, chrétienne de la dignité humaine est donc fragile, mais aussi source d'effets pervers. Je vise là une mauvaise lecture du christianisme qui est bien connue. Si le Christ s'est fait précaire, vulnérable, fragile, méprisé, malade, pauvre, laid, « il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au paradis ». Alors, vive la pauvreté ! La santé, on s'en fiche : le Christ est malade, pauvre, méprisé, mourant.

Il y a alors le risque d'une lecture perverse consistant à considérer que plus vous êtes pauvre, plus vous êtes malade, plus vous êtes proche du Christ et donc vous qui avez un enfant très gravement handicapé, voyez cela comme une grâce !

Je ne dis pas que cette explication soit à rejeter d'un revers de main. Elle peut aider infiniment celui qui subit cette épreuve et qui la considère comme telle : il se voit martyr, c'est-à-dire témoin. Mais on n'est pas obligé tous de penser cela. Surtout, dans certains passages des Evangiles, le Christ récuse vigoureusement l'idée selon laquelle la souffrance est rédemptrice. Ce point est démontrable, textes à l'appui !

Toujours est-il que le caractère fragile et possiblement pervers de l'affirmation chrétienne de la dignité humaine fait qu'il fallait que Kant vint. Et Kant est venu.

Venons-en ainsi à la troisième conception de la dignité.

En 1785, Emmanuel Kant fait paraître un livre, certainement difficile, mais son propos sur la dignité, tout simple, est inoubliable et peut peut-être nous rassembler : « *Tous les hommes sont dignes de la même dignité car si les choses ont un prix, l'homme, lui, a une dignité, laquelle est sans degrés, ni parties, et cela serait vrai même si Dieu n'existait pas.* »

Par rapport à la conception bourgeoise, Kant fait donc un geste extraordinaire de démocratisation de la dignité. Il n'y a plus de « dignitomètre », plus de mesure de dignité, du style : ce Lord anglais, très maître de lui, est un homme très digne ; ce poivrot qui vomit et qui tue la petite fille après l'avoir violée, est un homme indigne. Non ! Nous sommes égaux en dignité. Démocratisation de la dignité par rapport aux bourgeois et laïcisation de la dignité par rapport aux monothéistes puisque Kant dit : « *et cela serait vrai même si Dieu n'existait pas.* »

Vous trouverez sans doute la formule un peu « faux-cul » si vous êtes laïciste ou laïcard. Kant, protestant piétiste, croyait en Dieu. Ce qui est admirable, c'est qu'il ne lie plus l'affirmation selon laquelle tout homme est digne à l'hypothétique existence d'un hypothétique Dieu nous ayant fait hypothétiquement à son image et ressemblance. Ce chrétien nous lègue une conception de la dignité que non-chrétiens, on peut admettre et même célébrer. Voilà ce qui est admirable !

Evidemment, l'essentiel, c'est la distinction entre le prix et la dignité. Prix et dignité peuvent se confondre ô combien facilement ! Le prix : combien ça coûte, combien ça vaut ? La dignité, *dignus*, ça vaut ! Certes, on peut facilement confondre les choses. « Ce n'est plus une vie, cela ! A quoi ça sert ? Cela ne coûte rien ! »

Oui, mais Kant a bien vu la différence : quand on est dans le prix, on est toujours dans l'estime, alors que la dignité est inestimable : elle est « sans degrés, ni parties ». Pour Kant, on n'est pas plus ou moins digne, au sens où il y aurait des degrés à la dignité. Non ! On l'est ou on ne l'est pas et on l'est tous ! Kant, c'est un langage informatique avant la lettre : il n'y a rien entre « 0 » et « 1 ». Dignité : « 0 », vous n'en avez aucune ; « 1 », vous avez toute la dignité. Kant met « 1 » à tous les hommes, que vous soyez un pauvre serf édenté et inculte du Moyen-âge ou une femme des années 80, « *femme jusqu'au bout des seins, qui a reçu l'amalgame de l'autorité et du charme* » (*sourires*), cultivée et charmante. Vous avez « 1 », que vous soyez cultivé ou pas, intelligent ou pas, que vous vous conduisiez plutôt bien ou plutôt mal ! Après tout, on est tous tellement « gris » de ce point de vue-là !

Il y a toutefois une limite : si Kant met « 1 » à tous les hommes, il ne met « 1 » qu'aux hommes, ne reconnaissant aucune dignité aux animaux. Mais étant donné que nous ne sommes pas entre vétérinaires, je vous propose de laisser cette question de côté ! (*Sourires.*)

Le prix, c'est l'estime, l'évaluation. Vous pouvez estimer le prix d'un tableau : cette œuvre vaut tant. Vous pouvez estimer le prix d'un taureau sur la foire. Mais la dignité humaine, elle, est inestimable, au-delà de toute estime, c'est-à-dire hors « du » prix et non pas hors « de » prix car rien n'est hors de prix ! Avec l'argent, vous pouvez tout acheter ou à peu près tout : un corps, la prostitution, ou les organes ; une conscience, la corruption. Il ne faut donc pas dire que la dignité humaine est hors « de » prix. Non, elle est hors « du » prix : inestimable, au-delà de toute estime.

Sur quoi Kant fonde-t-il cette affirmation qui peut-être nous réunit, en tout cas à laquelle je suis si attaché ? Ce n'est plus sur l'hypothétique ressemblance avec un hypothétique Dieu nous ayant hypothétiquement fait tous à son image et ressemblance. C'est sur la présence en tout homme de ce que Kant appelle la loi morale. Certes, Kant est mort - cela arrive aux meilleurs ! -- mais avant de mourir, il avait demandé à ce que fut inscrite sur sa tombe cette belle formule de la *Critique de la raison pratique* : « *Deux choses me remplissent d'émerveillement : le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale en nous.* »

Pour Kant, la loi morale se trouve en tout homme. Elle s'y trouve comme le bois dans l'arbre : on ne peut pas ne pas l'y trouver et cela ne dépend pas de l'intelligence ou de la culture. Alors, vous allez me prendre des contre-exemples ou je vais me les prendre à moi-même : la loi morale,

présente, certes, chez le plus urbain, le plus poli, le plus amène, le plus généreux d'entre nous, mais aussi chez le violeur qui, après avoir violé la petite fille, la tue de quarante-sept coups de couteau. Elle est présente aussi chez le polyhandicapé.

Kant dit que la loi morale est dans la raison. Bien sûr, la loi morale est présente dans les deux derniers cas. S'agissant de celui qui, après avoir violé la petite fille, la tue, France Soir va titrer : « Le violeur a fait un crime bestial, inhumain, monstrueux ». Considérer que les quarante-sept coups de couteau sont vraiment le signe qu'il s'agit là d'un être dans lequel il n'y a pas la loi morale, d'un être complètement amoral est un tissu d'âneries. D'abord, ce n'est pas un acte animal ou bestial parce que les bêtes ne feraient jamais cela ! Quarante-sept coups de couteau, c'est beaucoup trop ! Il en aurait suffi de quatre pour que le violeur la tue et ne le reconnaisse pas. Alors, pourquoi les autres ? Pourquoi cette démesure ? La démesure est quelque chose d'humain plutôt qu'animal. Il n'y pas d'animaux obèses dans la jungle, la brousse ou la forêt : ils mangent comme ils doivent manger. Il n'y pas vraiment de luxure chez la grande majorité des animaux. Certes, la discussion est ouverte pour les bonobos, mais je veux dire par là qu'il y a une saison pour cela.

En fait, c'est nous qui sommes dans la démesure, dans l'ubris. Quant aux coups de couteau en trop, c'est, en fait, à lui-même qu'il se les donne car la loi morale, du fond de son crime, lui dit : « Mais te rends-tu compte de ce que tu as fait... ? » Et là, il donne les premiers coups de couteau contre la petite fille, et les autres contre soi. Je ne suis pas Baudelaire qui, dans *Recueillement*, disait admirablement : « *Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille* ». Mais c'est dans ce cas : « Tais-toi, loi morale, et laisse-moi tranquille ! » Par conséquent, les coups de couteau en trop sont l'indice du fait, non pas qu'il n'y a pas la loi morale en lui, mais qu'il y a bien la loi morale en lui : « J'ose cette provocation... » En fait, cet homme entend la loi morale, mais c'est parce qu'il refuse de l'écouter qu'il est un « salop » et qu'il n'est pas digne de sa dignité. Il ne suffit pas de dire que tous les hommes sont dignes également, ce qui voudrait dire que moi, j'ai le droit de faire tout ce que je veux. Non ! Après, il faut que tu essayes d'être digne de cette dignité et tu seras plus digne de ta dignité si tu es plutôt généreux qu'avare, plutôt altruiste qu'égoïste. Mais l'évaluation vient en second lieu.

Quant au polyhandicapé ou au vieillard dont le cerveau est détruit par la maladie d'Alzheimer, bien sûr que la loi morale est en lui. Peut-être n'a-t-il pas les moyens de l'entendre. Je dis peut-être parce que nous n'en savons rien. Quelle est l'intériorité d'un enfant, d'un vieillard ou d'un ami si différent de nous ? Même celui qui a à peu près les facultés intellectuelles et le langage de moi est déjà un mystère. Je peux deviner ta joie, ton angoisse et peut-être les mots que tu vas prononcer, du style : « D'accord, on va le prendre ce café » parce que j'ai deviné que tu en avais envie. Mais je ne peux pas deviner le caractère très particulier de ta joie. Autre exemple, aucun homme ne saura jamais ce qu'est la jouissance féminine. Quoique, un seul l'a su : Tirésias. Tel est l'opéra de Poulenc, *Les mamelles de Tirésias*. C'est l'histoire d'un devin qui a vu quelque chose, alors qu'il ne fallait pas le dire. Du coup, il a été condamné et il s'est retrouvé femme pendant sept ans, puis homme pendant sept ans. Au bout de vingt et un ans, on lui demande : « Qui a le plus de plaisir ? » L'homme ou la femme ? » Et Tirésias de répondre : « La femme, bien sûr ! C'est sept fois plus fort ! Le problème... c'est que c'est sept fois plus rare ! » (*Rires.*)

Au-delà de la différence des sexes et de la singularité de tout homme, incontestablement l'autre est un mystère. Mais le polyhandicapé ou le vieillard « abîmé » par la maladie n'a peut-être plus les moyens d'entendre cette loi morale, mais elle parle tout de même en lui. C'est comme Le Cri de Munch : vous regardez le tableau et vous n'entendez rien. Pourtant, une voix a été donnée. Ce qui fait que l'on s'entend, c'est le fait que l'on ne soit pas dans le vide. On croit toujours que le

Big-bang a fait un bruit « Louis de Funésien ». Non, du tout ! Cela n'a fait aucun bruit : c'était le vide et il n'y avait pas les atomes qui permettaient d'entendre. D'après Hubert Reeves, il en fut ainsi. Il n'y a donc peut-être pas dans l'intériorité du polyhandicapé mental les « capteurs », pour le dire brutalement et vulgairement, qui permettent d'entendre. Mais je n'en sais rien.

Grégoire De Nisse disait, par une très belle analogie, la chose suivante : « *De même que certains musiciens de génie ne peuvent parfois nous montrer toute la beauté de leur art, faute d'instruments ou parce qu'il y manque une corde ou parce qu'ils ont ce soir la voix éraillée sans cependant cesser d'être des musiciens de génie, de même certains hommes ne peuvent nous faire montre de toute la beauté de leur âme parce que la nature les en empêche par suite de maladie ou depuis toujours, sans cependant qu'ils cessent d'avoir une âme tout aussi belle et valeureuse que la nôtre.* »

J'en reviens là à la religion, mais c'est ce que pense Kant : la loi morale est en tout homme, si bien que tout homme doit être respecté. La dignité est intrinsèque à la personne humaine. Nous avons d'ailleurs la chance d'avoir un Président de la République, certes chiraquien, mais kantien aussi, qui le sait également. Ainsi, le 31 décembre 1999, j'écoute les vœux du Président de la République à la télévision. Mon grand-père m'a transmis, en effet, ces deux rites un peu bêtes, mais j'en ai besoin : on écoute, le soir du 31 décembre, le Président de la République présenter ses vœux aux Français et, le lendemain matin, le concert du Nouvel An ! (*Sourires.*)

A un certain moment, avec toute la conviction qu'on lui connaît, Chirac a parlé du respect que l'on devait à la dignité intrinsèque et inaliénable de la personne humaine. Eh oui ! Nous avons un Président de la République kantien, le sachant ou ne le sachant pas, le l'ignore ! Mais avec toute la conviction qu'on lui connaît, il a écouté ses conseillers et il répète ce qu'ils lui ont dit ! Ce n'est peut-être pas pour rien que le handicap a été retenu comme grande cause. C'est sans doute lié au fait qu'il a une fille qui n'est pas tout à fait comme on voudrait qu'elle fût et comme tout le monde, etc.

Ce que Kant nous lègue est inoubliable. Mais il manque une dimension à Kant que Hegel va apporter. Là aussi, dans un livre difficile, *La phénoménologie de l'esprit*, ce que dit Hegel est inoubliable. Kant n'a jamais dit ou n'a jamais vu assez le rôle fondamental joué par autrui dans l'accès d'un homme à sa dignité. C'est Hegel qui, le premier, va le développer avec le thème de la reconnaissance, « *anerkennung* » en allemand.

Selon Hegel dans *La phénoménologie de l'esprit*, le fait d'être reconnu comme digne par autrui n'est pas quelque chose de secondaire, de superflu, de luxueux qui viendrait en excès après-coup, après qu'une dignité parfaitement constituée a été constatée. Non ! Hegel a très bien vu le caractère fondamental de la reconnaissance. En revanche, Hegel n'a jamais dit que c'est la reconnaissance de ma dignité qui fait ma dignité. Il n'a jamais dit que si vous n'êtes pas reconnu comme digne, vous n'êtes pas digne et si vous l'êtes, vous êtes digne. Ce serait terrible car cela donnerait un droit de vie ou de mort à chacun d'entre nous. Imaginez que si chaque fois que vous rencontrez quelqu'un qui ne vous reconnaît pas comme digne, vous perdiez toute digne et que, *a contrario*, s'il vous reconnaît comme digne, votre dignité exalte... Non !

Hegel n'annule pas Kant, si je puis m'exprimer ainsi. Hegel n'a pas remis en question l'affirmation kantienne selon laquelle tous les hommes sont dignes de la même dignité. Mais ce que Hegel a vu, c'est que tant que cette dignité intrinsèque n'est pas reconnue par autrui, elle n'existe pas pleinement. Pour le dire en langage ou lexique aristotélicien, la dignité d'un homme qui n'est pas reconnue par autrui, c'est une dignité qui vit sous le régime de la puissance, plutôt que sous

le régime de l'acte. Aristote distingue deux manières d'être : soit vous êtes en puissance, soit vous êtes en acte. La graine de rose, c'est une rose en puissance, alors que la rose adulte est une rose en acte. « En puissance », cela veut dire « possibilité », « virtualité ». « En acte », cela veut dire « présence ». La graine de rose, ce n'est pas rien, mais ce n'est pas une rose ! Cela ne sent pas la rose et cela n'a point d'épines. La rose adulte est une rose en acte.

Oui, ma dignité est là, complète, kantienne, mais si elle n'est pas reconnue par autrui, elle vit sous le régime de la puissance. Alors, chaque fois que je rencontre quelqu'un, même si je ne lui demande rien, si je reste lèvres closes, bouche fermée, c'est comme si je lui demandais : « Mais reconnais-moi comme digne »... Et s'il ne me reconnaît pas digne, alors loin de moi l'idée de considérer que je perds ma dignité, mais ma dignité se dégrade au rang de la puissance. Au contraire, s'il me donne un regard respectueux, je sens ma dignité s'actualiser, se réaliser pleinement.

C'est ce que deux philosophes ou poètes ont dit, en un sens, mieux que Hegel : Bachelard et Cocteau.

Bachelard a dit : « *Le moi s'éveille par la grâce du toi* ». Il arrive tout de même aux philosophes de bien écrire ! Si je peux dire « moi », voire « moi, je » et si je suis très orgueilleux et très suffisant – le type suffisant, le type indépendant étant, la langue française a raison de le dire, un type odieux, ingrat ! – j'oublie que c'est grâce à « toi » ! Oui, si je peux dire « moi », voire « moi, je », c'est grâce à « toi ».

Cocteau dit la même chose dans *La Belle et la Bête*. Il s'agit bien là d'un homme, mais – et tel est le problème – il est victime de quelque ensorcellement et il ne peut présenter d'autres traits à celle qu'il aime que les traits hideux d'une bête. Souvenez-vous de cette scène extraordinaire dans laquelle la Belle est dans ses appartements, ouvre la porte et voit la Bête en train de se déchirer les flancs. Et la Bête de dire : « *Pardon* ». « *De quoi me demandez-vous pardon ?* », réplique la Belle. « *D'être une bête* » !

J'ai fait un peu de séjours en soins palliatifs pour voir comment cela se passait et pour ne pas dire n'importe quoi car la tendance des philosophes est de parler trop vite. J'ai entendu une vieille dame, si gênée de ce qui venait de lui arriver, à l'image d'une bête, s'excuser auprès de l'aide-soignante qui venait de la rechanger. Et la jeune femme de lever les épaules, ce qui était un très beau geste, voulant dire : « Et alors ? » La question n'est pas là !

A ce moment-là, la Belle regarde la Bête dans les yeux. Elle ne lui adresse d'autre regard qu'un regard cognitif, identifiant comme on regarderait un objet. La Bête lui dit alors : « Ne me regardez pas ainsi, je ne puis supporter votre regard. Votre regard me brûle. Fermez votre porte ! » Alors, sur la musique de Georges Auric – ce film est définitivement un chef-d'œuvre – on voit de la fumée sortir du corps de la Bête.

Il y a des regards qui font fondre le sentiment de dignité comme neige au soleil. La dignité ne se perd pas, elle ne peut pas se perdre puisqu'elle est intrinsèque à la personne humaine. En revanche, ce qui peut se perdre, c'est le sentiment de sa dignité. Si vous ne rencontrez que des regards hostiles, des regards qui vous assignent à votre corporéité déficiente, vous avez l'impression que votre dignité se désactualise.

A la fin du film, la Belle lui accorde un autre regard. Regard d'amour ou regard de respect ? Je ne sais pas ! Mais se produit un petit miracle car des défroques de la Bête sort Jean Marais en beau prince : quel bel homme !

Ce que le regard de la Belle a produit sur la Bête, le regard de chacun d'entre nous au plus dépendant des dépendants, au plus vulnérable des plus vulnérables, au plus précaire des précaires peut le faire un peu. Un peu parce qu'il ne faut pas avoir cette naïveté Marie de « Hennezelienn » qui consiste à penser que si vous accordez un regard plein de respect et d'amour, ce sentiment de la dignité est sauf, quand bien même vous avez affaire à tel ou tel dont la vie est dévastée ou qui ne maîtrise plus rien, alors qu'il courait très vite, ou encore qui meurt très jeune. Non !

A cette conception de la dignité – je suis moi-même kanto-hegelien – s'oppose une conception moderne. Pourquoi cette conception à laquelle je m'oppose est qualifiée de moderne ?

« La modernité, disait Descartes, c'est un effort pour se rendre comme maître et possesseur de la nature ». L'homme doit se rendre comme maître et possesseur de la nature et c'est en quoi se trouvent sa grandeur et sa dignité. Or le handicap, la maladie, l'approche de la mort viennent de la nature. Je me crois maître de moi, de mes mains, de ma parole, plus ou moins de ma mémoire, de mes sphincters et de mon érection, mais j'oublie que ce que je suis : je le suis grâce à la nature. Or à un moment, la nature peut enlever toutes ces maîtrises.

Etre moderne, c'est penser que la perte des maîtrises est une perte de dignité. Dans les textes de référence de l'Association pour le droit à mourir dans la dignité, est inscrite incontestablement cette conception de la dignité : dignité égale autonomie et autonomie égale maîtrise. La perte des maîtrises serait une perte d'autonomie et la perte de l'autonomie serait une perte de dignité.

Je n'ai pas cette conception. Je crois que Kant se retourne dans sa tombe face à une telle lecture dans la mesure où c'est une manière de réinventer le « dignitomètre » que lui-même avait jeté par terre. Mais non, tous les hommes sont dignes de la même dignité, même s'ils se conduisent mal. S'ils se conduisent mal, ils ne sont pas dignes de leur dignité, mais ils ont tout de même une dignité. Et voilà que les modernes réinventent ce « dignitomètre » que Kant avait jeté par terre, en disant : « Ce n'est plus une vie, il ne maîtrise pas ses sphincters... Quelle horreur ! »

La perte des maîtrises, l'incontinence serait une perte de dignité ? Eh bien, non ! En matière de dignité, je suis kanto-hegelien, mais la philosophie et l'éthique consistent, non pas à imposer ce qu'il faut penser, mais à jeter du pollen pour le transformer peut-être en miel ou en gelée royale.

Je crois qu'être kanto-hégélien, c'est une manière pour moi de ne pas oublier l'histoire d'Epiméthée et de Prométhée. Si j'ai un peu de maîtrise, un moyen de faire valoir ma dignité, voire de la réclamer avec hauteur si elle n'est pas respectée, ce n'est parce que j'ai des qualités naturelles extraordinaires, mais c'est parce que l'on m'a fait la grâce de me considérer comme homme, alors que j'aurais pu en douter bien des fois. *(Applaudissements.)*